

## Article

---

« La forêt mixte du Québec dans la perspective historique »

Jacques Rousseau

*Cahiers de géographie du Québec*, vol. 7, n° 13, 1962, p. 111-120.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/020422ar>

DOI: 10.7202/020422ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# LA FORÊT MIXTE DU QUÉBEC DANS LA PERSPECTIVE HISTORIQUE

par

Jacques ROUSSEAU

Centre d'études nordiques, université Laval, Québec.

## ABSTRACT

*The mixed forest of the St. Lawrence valley, which presents four successive landscapes during its seasonal rhythm, has been the dorsal spine of Eastern Canada's economy since the establishment of the French colony.*

*The various people who have successively inhabited this forest have either used it as members of the bio-sociological unit or tried to modify its ecology, depending on their traditional culture. It was occupied soon after the glacier recession by the Red-ochre Man, who was followed by the Algonkian forest hunters. Later, the same territory was inhabited by Iroquoian tribes, who brought with them their agriculture which had evolved in the South, but was reoccupied by the Algonkian tribes just before the foundation of Québec. At this time it became a country of European settlers, who carried with them their Old World agriculture and tried to reconstruct in a new continent their Normandie or Poitou landscape. For a newly established agriculturist, the land hardly produced enough for a living. The exploitation of Canadian forests was unpopular amongst the LaRochelle merchants who preferred to trade in the Baltic regions. The first important economic resource was the fur trade. Later, when Napoleon Bonaparte set up a blockade in the Baltic sea, England had to look elsewhere to save and develop her navy and found in the forests of Eastern Canada the pine-trees she needed. Finally, the increase in the number of newspapers, which was largely a consequence of the French revolution, developed another type of forest industry, the production of spruce pulp.*

Premier Européen des temps modernes à observer la forêt québécoise, Cartier pénètre dans le golfe Saint-Laurent en 1534. Ce qu'il voit tout d'abord le déçoit profondément :

« Si la terre était aussi bonne qu'elle renferme de bons havres, écrit-il, ce serait un bien ; mais il n'y a que des rochers effroyables et mal rabotés ; sur toute la côte nord, je n'ai pas vu une seule charretée de terre ; mais seulement de la mousse et de petits bois avortés. Si bien que j'estime que c'est la terre que Dieu donna à Caïn. »<sup>1</sup>

Des vents favorables gonflent les voiles hors des rives subarctiques, vers une région plus accueillante.

« Nous y descendîmes pour voir les arbres qui sont merveilleusement beaux et de grande odeur et trouvâmes que c'était des cèdres, ifs, pins, ormes blancs, frènes, saules et autres, plusieurs inconnus, et entr'autres il y a des cèdres et pruches, aussi beaux qu'il soit possible de voir, et suffisants pour mater des navires de trois cents tonneaux. »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Texte à peine rajeuni de la première relation du voyage de Jacques Cartier en 1534.

Cette courte description de la forêt mixte ouvre l'anthologie forestière de la Nouvelle-France.<sup>2</sup>

La végétation de l'Est du Canada révèle un phénomène climatique étonnant. Les formations qui correspondent écologiquement à celles de l'Europe sont décalées d'une quinzaine de degrés de latitude vers le midi. Le courant froid du Labrador, contrepartie du rameau nord-atlantique du Gulf Stream, fait du Québec le pays de la terre où la zone arctique descend le plus au Sud. À Montréal, sous la latitude de Lyon et de Bordeaux, le Beaujolais ne coule pas, ni le Haut-Brion. La vallée laurentienne pourrait tolérer en été les flores méditerranéennes les plus frileuses ; mais l'hiver ramène périodiquement des conditions rigoureuses.

Torride en juillet, glacial en janvier, le Canada se classe néanmoins parmi les pays tempérés. Encore faudrait-il préciser davantage. Trois fois plus étendue que la France, la péninsule du Québec-Labrador jouit de climats variés, depuis la toundra arctique jusqu'à la forêt décidue. Pour les besoins de l'exposé, notre forêt sera surtout celle de la région de Québec et de Montréal, qui trouve son correspondant en Scandinavie ou, plus au Sud, sur les flancs des Vosges, des Alpes et des Pyrénées, quelques centaines de mètres sous l'étage alpin.

Si l'on met à part la toundra arctique, qui occupe près de vingt pour cent du territoire, le Québec-Labrador est revêtu d'une vaste forêt, trouée de rares sommets alpins, de lambeaux de toundra, de tourbières déchiquetées, de lacs innombrables. Elle se déploie sur treize degrés de latitude, entre la baie d'Ungava et la frontière des États-Unis. Au Nord, la toundra forestière de la zone hémiarctique, une bande latitudinale de trois cents kilomètres de large, aucunement un écotone, mais plutôt une sorte d'émulsion de parcelles de toundra et taïga.<sup>3</sup> Au Sud de l'hémiarctique, la taïga subarctique, une autre bande latitudinale, plus large encore que la précédente et couverte d'un parc de conifères, — épinette noire (*Picea mariana*) surtout, mais aussi épinette blanche (*Picea glauca*) et sapin (*Abies balsamea*), — où les troncs de courte taille, menus et espacés, percent un tapis de *Cladonia* dans les habitats secs et de *Sphagnum* dans les lieux humides. Au Sud du subarctique, la zone tempérée, avec ses trois tranches latitudinales, d'abord découpées comme les forêts précédentes par les facteurs bioclimatiques, auxquels sont venus s'ajouter les aléas de l'histoire géologique pour créer des distinctions régionales.

La strate tempérée la plus méridionale, occupée surtout par la forêt feuillue, touche à peine à l'extrémité sud-ouest du Québec, et encore dans sa

<sup>2</sup> Pour une étude plus élaborée de la place de la forêt de l'Est du Canada dans l'histoire, voir ROUSSEAU, Jacques, *La trame forestière de l'histoire canadienne*, dans *Cahiers des Dix*, 26 : 17-54, 1961.

<sup>3</sup> Pour l'étude des zones latitudinales du Québec, voir notamment : ROUSSEAU, Jacques. *Les zones biologiques de la péninsule Québec-Labrador et l'hémiarctique*, dans *Can. Journ. Bot.*, 30 : 436-474, 1952.

ROUSSEAU, Jacques, *La zonation latitudinale dans la péninsule Québec-Labrador*. École pratique des Hautes Études (Sorbonne), Centre d'Études arctiques et antarctiques, 64 pages, 1961.

ROUSSEAU, Jacques, *Coupe ethnobiologique et biogéographique de la péninsule Québec-Labrador*. École pratique des Hautes Études, Centre d'Études arctiques et antarctiques. Sous presse. Ces divers travaux donnent une bibliographie importante du sujet.

forme la moins typique. Beaucoup d'essences qui la caractérisent au Sud de Toronto font désormais défaut. L'archipel d'Hochelaga et les terrains voisins abritent tout au plus une avant-garde du taillis de feuillus, réduits aux éléments les moins frileux : l'érable à sucre (*Acer saccharophorum*), l'érable rouge ou plaine (*Acer rubrum*), dont l'un des écotypes est caractéristique des marécages permanents et des forêts ripariennes,<sup>4</sup> un tilleul (*Tilia glabra*), le noyer cendré (*Juglans cinerea*), des caryers apparentés au pacanier (*Carya cordiformis* et *Carya ovata*), les bouleaux-merisiers (*Betula lenta* et *B. lutea*), le bouleau à papier (*Betula papyrifera*), le hêtre (*Fagus grandifolia*), le tremble (*Populus tremuloides*, et aussi *P. grandidentata*), des ormes (*Ulmus americana* surtout), le micocoulier (*Celtis occidentalis*), des chênes (quatre espèces de *Quercus* inégalement réparties) et j'en passe.<sup>5</sup> Pas de tulipiers, ni de platanes. De toutes les essences précédentes, l'érable à sucre, le hêtre et le bouleau-merisier constituent la communauté de feuillus la plus importante du Québec. L'érable à sucre y domine et le groupement est en quelque sorte le parallèle de la hêtraie d'Europe. Nos chênes ont rarement un port majestueux et les seuls arbres dont la taille mérite chez nous une mention particulière sont l'orme d'Amérique, si caractéristique des champs de la plaine basse, le pin rouge (*Pinus resinosa*) et le pin blanc (*Pinus Strobus*), des commençaux normaux des feuillus.

Dernière sous-zone des pays tempérés, jouxtant la taïga subarctique, la forêt coniférienne est rendue impassable par les arbres drus et les ramilles emmêlés du parterre. Elle constitue aujourd'hui le peuplement végétal le plus important dans la vie économique du Canada, l'épine dorsale de la finance québécoise. Épinettes, sapin, mélèze en sont les éléments essentiels. Ici et là des cèdres blancs (*Thuja occidentalis*), des pruches (*Tsuga canadensis*), des pins rouges ou blancs, parfois de grandes étendues de pins gris (*Pinus Banksiana*). La forêt coniférienne accueille également quelques décidus, le bouleau à papier au tronc blanc, les sorbiers (*Sorbus americana* et *S. decora*), aux belles grappes rouges, vibrant contraste dans le vert glauque des conifères, un bouleau-merisier (*Betula lutea*) et le tremble (*Populus tremuloides*), dont les feuilles bougent constamment.

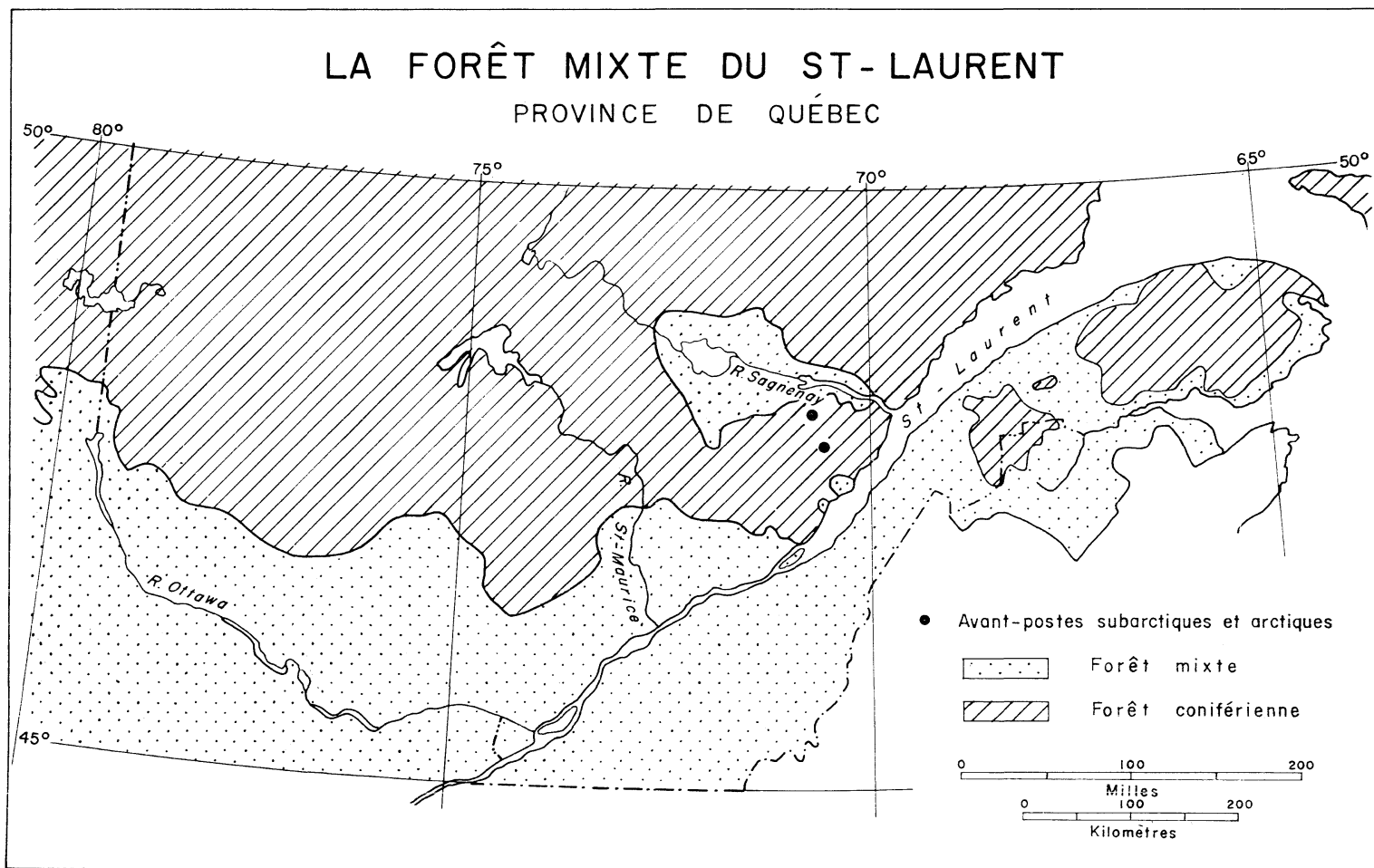
Entre les forêts feuillue et coniférienne, la forêt mixte de la vallée du Saint-Laurent, où l'on peut compter chaque année sur cent ou cent cinquante jours consécutifs sans gelées. On y trouve des conifères, — pins blanc et rouge, pruche, épinette blanche, cèdre et sapin surtout, épinette noire et mélèze (*Larix laricina*), dans les régions humides, — et des bois francs, — érable à sucre, érable rouge, bouleau-merisier, bouleau à papier, hêtre et tilleul disséminés.

Esclave du climat, la forêt mixte suit la chaîne sans fin des saisons et, comme le manège du carrousel, ramène périodiquement le même spectacle. Par touches successives et subtiles le décor vivant change imperceptiblement, tels la marée montante ou l'être en devenir ; seul le recul des jours révèle soudain

<sup>4</sup> ROUSSEAU, Jacques, *Les forêts ripariennes du Québec*, dans *Cahiers de géographie de Québec*, (12) : 167-182, 1962. Situées en plein cœur de la forêt mixte, ces forêts ripariennes, entièrement dépourvues de conifères, semblent des lambeaux de forêt feuillue.

<sup>5</sup> Il est hors du cadre de cette brève étude de présenter une description adéquate de la forêt mixte et de celles qui l'entourent. On s'en remettra aux ouvrages classiques sur le sujet, notamment MARIE-VICTORIN, *Flore laurentienne*, 1935 (voir Introduction); et BRAUN, Lucy E., *Deciduous forests of Eastern North America*, 1950.

FIGURE I



la physionomie nouvelle. Puisque leur paysage dépend des saisons, examinons les traits des bois mixtes, aux grandes étapes de l'année.

Quand l'automne atteint Québec et Montréal, les Laurentides déjà ont des velléités d'hiver. Les quelques pouces de neige qui, dans la vallée, couvrent le sol au début de novembre sont à la merci du soleil d'un jour ; mais bientôt le froid reprend ses droits. Jusqu'en avril, la poudrière siffle dans les branchages. Trois pieds de neige enfouissent les buissons et les troncs vermoulus, couchés sur le sol. L'épaisseur des cristaux permet la marche en raquettes sans obstacle et, pour cela, l'hiver devient la saison la plus favorable au déplacement dans la forêt canadienne. La neige souligne l'étagement de la frondaison des conifères. Les oiseaux hivernants se perchent sur le squelette des feuillus dont les bourgeons violacés diffusent un velouté de pastel. Depuis l'automne, les migrateurs ont cherché des cieux plus cléments ; des mammifères se sont terrés pour la saison rigoureuse. Les lièvres, maintenant, gambadent dans leur livrée blanche ; des animaux vêtus d'une toison épaisse sortent de leur tanière à la poursuite de la proie ; le cerf agile s'enlise désormais dans la neige mouvante ; l'orignal broute les bourgeons de viornes (*Viburnum lantanoides*) et de bois barré (*Acer pensylvanicum*).

Le printemps entre d'un bond dans la chevauchée des saisons ; en quelques jours le soleil d'avril sape la couche de neige. Les premières trouées mettent à nu le vert tendre des fougères étalées sur le sol. Les feuilles pourpres du quatre-temps (*Cornus canadensis*), elles aussi, ont survécu à l'hiver pour succomber aux premiers traits du printemps. Il reste encore des plaques de neige que, déjà, éclate une vie polychrome. Avant que les feuillus ne verdissent, surgit le monde de l'hépatique (*Hepatica acutiloba*), du sang-dragon (*Sanguinaria canadensis*), et des trilles divers (*Trillium*). Quand leurs fleurs fugaces se sont flétries, l'ail doux (*Erythronium americanum*) et le dicentre (*Dicentra cucullaria* et *D. canadensis*) se sont cachés pour l'été : abrités dans le terreau les bulbes et tubercules attendront un printemps nouveau. Le merisier (*Prunus pennsylvanica*) se couvre d'un halo de fleurs ; les châtons rougeâtres naissent sur les trembles ; les conifères et les bouleaux poudroient le pollen jaune qui charmarre les rivières. Les bourgeons déploient leurs feuilles tendres, puis le feuillage s'assombrit. Le soleil vernal ramène dans l'érablière le rite de la coulée.

Le printemps, — la saison la plus brève de l'Est du Canada, — dure rarement cinq semaines, chassé par un ciel accablant qui rappelle le Tropique. Sous le vert tendre des feuillus et la frondaison sombre des conifères, s'étale l'inépuisable sous-bois. Le temps des fraises précède celui des framboises, puis viennent les bluets (*Vaccinium myrtilloides* et *V. angustifolium*), chaque fois avec ses ramasseurs. Mieux que toute autre espèce, le quatre-temps caractérise le parterre forestier. À la plante pourpre parvenue en mai pour mourir, succède une pousse verte couronnée d'une grande fleur blanche. Les colonies sont tellement denses que le parterre semble enneigé ; mais bientôt les involucre pâles s'étiolent quand surgissent les bouquets de baies rouges. La salsepareille (*Aralia nudicaulis*) offre aux mouffettes ses ombelles de fruits noirs. L'ours glouton s'attarde si longtemps dans les buissons de bluets qu'il en sort alourdi d'une graisse qui fondra pendant l'hibernation. L'orignal patauge en bordure

des lacs ; plongeant dans l'onde sa ramure puissante, il se repaît des longs rhizomes de nénuphars jaunes (*Nuphar variegatum* surtout).

L'écureuil et le tamia rayé engrangent leurs provisions : noisettes (*Corylus rostrata*), graines de conifères et de plaine bâtarde (*Acer spicatum*). Debout sur la branche, une grappe de samares roses entre les pattes d'avant, ils remplissent en vitesse leurs bajoues et rejettent l'aile coriace du fruit. C'est l'automne. Après la pluie, surgit le champignon, varié et innombrable : amanites, russules, bolets, clavaires, vesses-de-loup. Les oiseaux picorent les merises. Aux matins de septembre, le sol se couvre de gelée blanche et le froid embrase les frondaisons : orangé, rouge clair et rosé de l'érable à sucre, pourpre des plaines, jaune des trembles et des bouleaux. Flamboiement fugace. Le vent déplace les feuilles sèches, qui chuintent sous le pas. Le chasseur poursuit l'original et le cerf. La gélinotte s'emplit la fale de baies de quatre-temps. Le castor entasse autour de sa cabane des réserves de trembles. L'ours regagne sa *wache*. Le quatre-temps tourne au violet. La pluie se cristallise en verglas. La bise siffle dans les ramures. La rafale renaît en poudrière cinglante. Le carrousel de la forêt recommence.

Une définition simplifiée présente la forêt comme « une grande étendue d'arbres. » N'est-ce pas plutôt une symbiose incessante, des cariatides qui supportent le ciel, des sous-bois étagés, des bactéries qui triturent le sol, une faune en quête de gîte et de pâture, des nuages de parasites, et aussi l'homme qui vit de l'arbre.

Sur la scène qui s'étale dans le temps de Stadaconé jusqu'à Québec, défilent des peuplades associées à la forêt mixte qui l'ont utilisée chacune suivant sa culture et la trame historique. Quand Cartier visita en 1535 les bourgades huronnes ou iroquoises du Saint-Laurent, d'autres peuples déjà, des millénaires plus tôt, y avaient dressé leurs wigwams et fait surgir de la pierre à feu l'étincelle qui embrase le feu de camp.

Le glacier continental retraitait à peine quand les premières hordes vinrent s'y établir. Le mastodonte broutait encore la forêt et le mammoth piétinait la toundra ; l'époque pluvieuse déjà engendrait une saga, refoulée depuis dans la légende. Qu'étaient ces peuplades pratiquant la crémation, se maquillant d'ocre, et ignorant le chien domestique ? L'homme de l'Ocre-rouge ne fait peut-être qu'un avec l'ancêtre du Beothuk de Terre-Neuve,<sup>6</sup> gardien du golfe Saint-Laurent, aux jours de la découverte, et dont le masque terreux nous a valu le vocable erroné de Peau-rouge.

Les premiers occupants de la vallée du Saint-Laurent que nous ayons connus sont des bandes algonkiennes, descendant de hordes qui connurent la solitude de la toundra sur les rives du détroit de Behring et sur le littoral arctique. Poursuivant vers l'Est la cueillette des bluets, des airelles rouges (*Vaccinium Vitis-Idæa*) et des plaquebières (*Rubus Chamæmoris*), pourchassant le caribou craintif, ils sont venus, un jour, se buter contre la forêt d'épinettes ; ou bien, peut-être ont-ils devancé les arbres qui les ont emprisonnés lentement, à mesure que reculait la toundra. Le primitif de la forêt coniférienne, dépourvu d'ou-

<sup>6</sup> ROUSSEAU, Jacques, *Le dernier des Peaux-rouges*, dans *Cahiers des Dix*, 27 : 47-76, 1962.

tillage adéquat, ne peut voyager que sur le chemin fluide des cours d'eau. Parce que l'Algonkien fit alliance avec le bouleau et les conifères, il se fabriqua des canots d'écorce légère, calfatée de résine. Reliant désormais les lacs au moyen du sentier millénaire, usé par le mocassin, il est devenu maître de la forêt boréale, où il dressait, au gré des chasses, une maison légère comme un vêtement. L'été en canot, l'hiver en raquettes et en tobogane, il fléchait l'original, piégeait le castor et tendait des collets au lièvre variable.

Pendant ce temps, une autre histoire se tramait dans la forêt feuillue du Sud. Au moment où l'Algonkien occupait le Saint-Laurent, d'autres peuples, d'étape en étape, atteignaient les plateaux du Sud-Ouest des États-Unis, du Mexique et de l'Amérique centrale. Plateaux arides, mais qu'il suffit d'irriguer pour produire en abondance.

Comme l'agriculture méditerranéenne, celle des Amériques est née de la corvée de l'eau. Elle est l'œuvre de la masse anonyme des hommes néolithiques, revenant fourbus des cueillettes journalières, et qui échappent à leur insu des grains sur les décombres ou en déposent pieusement sur les sépultures, pour le Grand Voyage. L'agglomération agricole impose son prestige aux cueilleurs voisins, venus pratiquer le troc. La plante cultivée voyage lentement, de hameau en hameau, sans que l'homme se rende compte de son avance et bouleverse désormais le paysage. Quelque part sur l'Ohio, une horde iroquoise reçut un jour des dieux le maïs, le haricot, la courge et le tabac. Ses moyens de vie qui subordonnent l'individu à la collectivité développent une structure sociale d'où naît la Confédération des Cinq-Nations, qui jouera un rôle puissant dans l'orientation des destinées de la Nouvelle-France. En quête de nouvelles terres à cultiver, de conquête en conquête, l'Iroquois atteint le Saint-Laurent vers l'an 1300, occupe la vallée jusqu'à l'étranglement de l'estuaire d'eau douce et en déloge le paisible Algonkien. Alors naissent Stadaconé et Hochelaga. L'appauvrissement des terres oblige à déménager tous les vingt ou trente ans, et laisse un sol épuisé que le maquis d'aubépines prend d'assaut. Le nomadisme agricole modifie de façon irréversible des paysages laurentiens.

Entre les voyages de Cartier et de Champlain, l'Iroquois se replie au Sud-Ouest des rapides de Lachine et s'y incruste. Il avait lutté contre des facteurs climatiques pour établir une agriculture tenant plus de la tradition que des conditions écologiques. L'Algonkien qui revient dans son pays ne retiendra rien de cette tradition. Sa vie culturelle n'a pas changé : il reste l'allié de la forêt, non son adversaire.

Deux siècles après la naissance de Stadaconé, arrivent d'Orient d'immenses canots de bois portant des hommes au visage pâle. La fièvre de la découverte s'est emparée de l'Europe. C'est le chemin de Cathay, la Chine, le royaume des épices et des bois précieux, que cherche vers l'Occident Christophe Colomb en 1492, puis Cabot cinq ans plus tard ; mais à la place ils découvrent un continent nouveau. Refusant d'admettre que le testament d'Adam réservait son héritage à l'Espagne et au Portugal, François I<sup>er</sup> décide de se tailler un empire au-delà des mers et fonde la colonie de la Nouvelle-France. Il n'y a guère d'épices, d'or, ou de bois précieux, mais des forêts giboyeuses et des terres fertiles comme il n'en restait plus de disponibles en Bretagne, en Normandie ou au Poitou.



Armé de la hache et de la pioche, le colon français trouble à son tour la quiétude des rives du Saint-Laurent. Il n'adoptera pas l'agriculture du Nouveau-Monde, mais implantera la sienne. C'est son coin de France qu'il essaie de reconstituer au-delà des mers, avec son blé, ses légumes, ses vergers, ses rosiers, que Thibault, « emmi moult choses », apporta des Croisades à Provins. Loin du pays natal, il reconstitue dans le Québec le bosquet normand, et en Acadie, le marais poitevin, protégé de la vague par l'aboiteau. Comme l'artiste qui joue avec la glaise, il sculpte à son gré le paysage laurentien. La tradition, plus que le milieu, oriente la vie culturelle du Canadien français. Pendant un siècle et demi, les grands arbres tombent sous la cognée, s'effacent devant le colon et se métamorphosent en cabanes,—prélude aux demeures édifiées avec des cailloux glaciaires cueillis dans les champs. Car le colon français est venu pour rester. La forêt lui fournit le combustible ; l'érable, le sucre ; le sapin, la gomme qu'on exporte. Les bois canadiens s'acheminent lentement, trop lentement, vers les chantiers navals de France et les grands fûts vont porter sur toutes les mers le pavillon du roi de France, arborant l'iris de la Lys, qui au  $xx^e$  siècle prendra place sur le drapeau du Québec. Cette exploitation forestière, toutefois, reste quand même un essai timide, puisque les marchands de La Rochelle, obsédés des tracasseries administratives, préfèrent traiter avec les forestiers étrangers de la Baltique qu'avec les officiers du roi.

La culture parmi les souches, au  $xvii^e$  siècle, fournit une maigre pitance à la colonie naissante. L'État doit trouver ailleurs ses revenus. Dans la vie opulente régnant de la Loire à Versailles, se trouvait un débouché naturel pour un produit de luxe comme la fourrure. On vit alors sourdre de la population paysane, sédentaire, le vieux nomadisme gaulois mis en veilleuse par quinze siècles de civilisation romaine et qui, brusquement, trouve un exutoire dans la forêt vierge. Laissant champs et maisons, des colons chaussent le mocassin et la raquette et pénètrent sous bois à la conquête des pelleteries. Pour présenter de façon adéquate cette phase de l'histoire de la Nouvelle-France, relevant essentiellement de l'écologie, il faudrait rappeler ces deux monopoles de la fourrure à Québec et à Fort-Orange, qui divisent le monde indien en deux camps et créent la guerre des fourrures, cauchemar de la colonie naissante ; il faudrait s'arrêter à Radisson qui, en 1660, arrivé avec une charge de peaux, sauve la colonie de la faillite. La traite, continuée par les Anglais après la conquête, avec siège social à Montréal, devait engendrer une nouvelle guerre des fourrures entre des rivaux anglo-saxons, la Hudson's Bay Company et la Compagnie du Nord-ouest. Encore une fois, ce commerce devait influencer le peuplement français du Saint-Laurent, en drainant vers l'Ouest des coureurs des bois, qui épouseront à la fois la grande solitude et l'Indienne et donneront naissance à la nation métisse qui aura son heure de célébrité. Ignorer la vie des coureurs des bois, c'est dédaigner une partie importante de la trame de l'histoire du Canada. Pendant deux siècles, la pelleterie a joué dans la vie de la nation un rôle de premier plan, suivi de loin par la production agricole.

Au début du  $xix^e$  siècle, après la tourmente révolutionnaire, Bonaparte impose ses volontés à l'Europe. Privée des arbres de la Baltique, l'Angleterre entend déjà l'hallali de la flotte quand elle décide de se tourner vers sa colonie

d'Amérique. Les grands pins séculaires désormais glissent en formations serrées sur les eaux du fleuve. Alors naît un peuple de forestiers et de cageux. Chaque fois que retraite la forêt, le colon prend la relève et l'agriculture du Québec gagne du terrain. C'est ainsi que Napoléon, plus que tout autre, donne directement son essor à l'économie canadienne.

La découverte de l'Amérique avait bouleversé les modes de vie européens. 1789, à son tour, introduit des éléments nouveaux jusque dans les centres qui ont ignoré la Révolution. Les chiffons dévalés péniblement dans la cuve ne suffisent plus à l'impression du journal et du livre qui portent dans les villages reculés les nouvelles et les événements. Le papier de pulpe de bois met la hache dans le paysage et modifie encore une fois la vie économique et sociale du Québec. Alors surgit un type nouveau de bûcherons et le draveur danse sur les billes. La rivière qui, jusque-là, assistait au passage discret des canots des sauvages et des coureurs des bois, puis des cages de pins vers les chantiers navals, voit couler désormais les épinettes vers la mer.

Et puis, naissent les grands centres, avec leur nouvelle économie, villes-entrepôts des blés et du charbon, d'où rayonne le ravitaillement du pays, cités où la cheminée remplace l'arbre, caravansérails qui ne sont rien par eux-mêmes, mais sans lesquels la vie du pays serait paralysée.

L'évolution économique et culturelle de la nation, esquissée plus haut, s'est faite autour de Québec et de Montréal, dans un secteur restreint de la forêt mixte. Depuis que le glacier en retraite a permis à la forêt boréale d'envahir le Québec, la nature est devenue tantôt l'associée et tantôt l'esclave de l'homme. Les premiers l'ont utilisée sans bouleverser l'association primitive ; les autres l'ont asservie à leur guise, en modelant le paysage suivant les exigences de leur charpente sociale.

ESPÈCES VÉGÉTALES CITÉES

<i>Nom français</i>	<i>Nom latin</i>	<i>Nom anglais</i>
aïl doux	<i>Erythronium americanum</i>	dog's tooth violet
airelles rouges	<i>Vaccinium vitis-idaea</i>	mountain cranberry
arbre à noix longues	(Voir noyer cendré)	
bluet	<i>Vaccinium angustifolium</i>	blueberry
	<i>Vaccinium myrtilloides</i>	
bois barré	<i>Acer pennsylvanicum</i>	striped maple, moosewood
bois blanc	<i>Tilia glabra</i>	American linden
bois d'ornamental	<i>Acer pennsylvanicum</i>	striped Maple moosewood
	<i>Viburnum lantanoides</i>	mooseberry
bois connu, bois inconnu	(Voir micocoulier)	
bouleau à papier	<i>Betula papyrifera</i>	paper birch, white birch
bouleau jaune	<i>Betula lutea</i>	yellow birch
bouleau-merisier	<i>Betula lenta</i>	cherry birch
	<i>Betula lutea</i>	yellow birch
caryer	<i>Carya cordiformis</i>	bitternut
	<i>Carya ovata</i>	shagbark hickory
cèdre blanc	<i>Thuja occidentalis</i>	arbor vitæ, white cedar
chêne à gros fruit	<i>Quercus macrocarpa</i>	mossy-cup oak
chêne blanc	<i>Quercus alba</i>	white oak
chêne bleu	<i>Quercus bicolor</i>	swamp white oak

chêne rouge	<i>Quercus borealis</i>	red oak
cladonia	<i>Cladonia sp.</i>	caribou moss
cormier	(Voir sorbier)	
cornouiller du Canada	<i>Cornus canadensis</i>	bunchberry
coudrier	(Voir noisetier)	
dicentre	<i>Dicentra canadensis</i>	squirrel corn
épinette blanche	<i>Dicentra cucullaria</i>	Dutchman breeches
épinette noire	<i>Picea glauca</i>	white spruce
érythrone	<i>Picea mariana</i>	black spruce
érable à épis	(Voir ail doux)	
érable à sucre	<i>Acer spicatum</i>	mountain maple
érable rouge	<i>Acer saccharophorum</i>	sugar maple
fraisier	<i>Acer rubrum</i>	red maple
framboisier	<i>Fragaria virginiana</i>	strawberry
graines rouges	<i>Fragaria americana</i>	
hépatique	<i>Rubus idæus</i>	raspberry
hêtre	(Voir airelle rouge)	
mélèze	<i>Hepatica acutiloba</i>	liver-leaf
merisier	<i>Hepatica americana</i>	
merisier rouge	<i>Fagus grandifolia</i>	beech
micocoulier	<i>Larix laricina</i>	larch, tamarack
mousse de caribous	<i>Betula lutea</i>	yellow birch
	<i>Betula lenta</i>	cherry birch
	<i>Celtis occidentalis</i>	sugar-berry
	<i>Cladonia sp.</i>	caribou moss or reindeer moss
nénuphar jaune	<i>Nuphar microphyllum</i>	
	<i>Nuphar rubrodiscum</i>	pond-lily, cow-lily
	<i>Nuphar variegatum</i>	
noisetier	<i>Corylus cornuta</i>	beaked hazelnut
noyer amer	<i>Carya cordiformis</i>	bitternut
noyer cendré	<i>Juglans cinerea</i>	butternut
noyer tendre	<i>Carya ovata</i>	shagbark hickory
orme d'Amérique ou orme blanc	<i>Ulmus americana</i>	American elm
plaine ou plaine rouge	<i>Acer rubrum</i>	red maple
plaine bâtarde	<i>Acer spicatum</i>	mountain maple
plaquebière	<i>Rubus Chamæmoros</i>	bake-apple, cloudberry
pin blanc	<i>Pinus Strobus</i>	white pine
pin gris ou pop. cyprès	<i>Pinus Banksiana</i>	jack pine
pin rouge	<i>Pinus resinosa</i>	red pine, norway pine
pommes de terre	(Voir airelle rouge)	
quatre-temps	(Voir cornouiller du Canada)	
salsepareille	<i>Aralia nudicaulis</i>	wild sarsaparilla
sang-dragon ou sanguinaire	<i>Sanguinaria canadensis</i>	bloodroot
sapin	<i>Abies balsamea</i>	balsam fir
sorbier	<i>Sorbus americana</i>	mountain ash
sphaigne	<i>Sorbus decora</i>	
tilleul	<i>Sphagnum sp.</i>	sphagnum moss
tremble	(Voir bois blanc)	
trille	<i>Populus tremuloides</i>	aspen
thuya	<i>Populus grandidentata</i>	large tooth aspen
viorne faux lantana ou bois d'orignal	<i>Trillium sp.</i>	trillium
	(Voir cèdre blanc)	
	(Voir bois d'orignal)	